Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 44

Artikel: Expiation : [suite]
Autor: Horn, C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180962

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

découverte de l'Amérique, lorsque l'on attribuait encore au tabac des vertus surprenantes, que pour la première fois il est fait mention de cette plante en Suisse.

Nous le trouvons dans une lettre du docteur Conradin Gessner, de Zurich, qui avait reçu du docteur Ocro, médecin à Augsbourg, des feuilles qui lui parurent être du tabac.

Ensuite d'une lettre qu'il écrivit à ce sujet au professeur Aretius, de Berne, ce dernier lui répondit qu'il en avait déjà des plantes dans son jardin; il lui en envoya le dessin avec la promesse de pouvoir bientôt lui en envoyer de la graine.

Notre pays étant alors sous la domination bernoise, il est permis d'en inférer que peu après, des commencements de culture furent faits dans notre contrée; mais que, subissant le contre-coup des peines infligées aux fumeurs, son développement ne date réellement que d'une époque beaucoup plus rapprochée de nous.

Nous avons vu, en 1661, le gouvernement de Berne créer une section de police, sous le nom de Chambre du Tabac, avec la mission spéciale d'en réprimer l'usage. Les vues du gouvernement de Leurs Excellences s'étant dès lors modifiées, nous retrouvons, au commencement du siècle dernier, cette même Chambre du Tabac chargée d'en surveiller la culture et la fabrication et d'en prélever la dîme.

Le 20 janvier 1756, un mandat demandait le recensement de la quantité de tabac cultivé pendant l'année écoulée.

Cependant la fabrication du tabac était encore dans l'enfance à cette époque; le consommateur raffiné ne connaissait rien de supérieur à des rouleaux fabriqués exclusivement avec des feuilles, les tabacs coupés étaient encore peu connus et le cigare un luxe que bien peu pouvaient se procurer.

Avec des besoins si primitifs, l'on serait tenté de croire que les soins les plus superficiels donnés au tabac devaient suffire pour satisfaire aux exigences de la fabrication et du commerce, tandis que différentes ordonnances bernoises indiquent au contraire que quoique le planteur ne voulût pas s'astreindre à vouer les soins nécessaires à cette culture, les hommes spéciaux de cette époque, et à leur tête le gouvernement, n'en reconnaissaient pas moins que dans l'intérêt même des producteurs il était urgent d'arriver à des améliorations.

Dès lors, la fabrication des tabacs s'est modifiée considérablement; aux rouleaux ont succédé les tabacs coupés, qui, à leur tour, ont été remplacés par le cigare.

Ce dernier mode de fabrication, le plus en vogue maintenant et de beaucoup le plus productif, est aussi celui qui réclame les tabacs les mieux conditionnés. — Il ne faudrait point croire cependant que la culture du tabac a fait tous les progrès désirables; elle est encore bien loin d'être à la hauteur des besoins actuels de la fabrication.

Expiation.

(D'après l'allemand de C. Horn.)

III

Siegfried s'exprima ainsi avec feu et d'un ton passablement amer. Hilda, qui avait tristement baissé les yeux sur sa couronne de lierre, les releva pour envoyer un doux sourire à son cousin.

— Ne te fais pas de mauvais sang pour cela, mon oncle me regarde toujours comme une enfant. Cela m'a d'abord attristée, j'aurais bien désiré partager la joie et le bonheur de votre société, quoique gardant moi-même un modeste silence, mais j'ai fini par me consoler de mon exclusion. Je pense que mon oncle ne peut pas supporter que je sois restée si petite, et qu'il a honte de moi devant ses connaissances. Dans votre famille, vous avez tous la taille grande et la tournure fière. Ta défunte mère aussi, autant que peuvent me la rappeler mes souvenirs, était une belle dame. A côté de cela, je ne puis paraître qu'insignifiante.

En s'exprimant de la sorte, Hilda fit tous ses efforts pour paraître gaie, et cependant un léger tremblement l'agitait. Siegfried, pour toute réponse, passa la main sur la souple et blonde chevelure d'Hilda, puis, pour changer le cours de ses pensées, il prit de sa main la couronne de lierre à moitié achevée et la lui mit sur le front en lui disant : « Oh ma nymphe des bois ! »

— Je préférerais être nymphe des eaux ! elles chantent si bien ! alors je chanterais éternellement devant toi, sans jamais te lasser.

— Oui ! mais si tu deviens une Ondine, aie soin de ne point m'entraîner au fond des eaux, car, chère Hilda, tu n'ignores pas que je ne sais point nager.

Le soleil venait de se coucher. Cependant il faisait encore clair dans le jardin. Une ombre qui vint intercepter la lumière dans le pavillon, fit tressaillir les deux jeunes gens absorbés dans leur conversation. C'était le vieux baron qui, debout entre deux colonnes, les regardait d'un œil sombre. « L'air est étouffant dans ce pavillon ! Venez avec moi à la chambre, un orage se prépare. » En s'exprimant de la sorte, le vieux baron avait la voix oppressée, et lorsque Siegfried, étonné, l'interrogea du regard, il évita le coup d'œil du jeune homme, puis, précédant lentement les jeunes gens sur la pelouse, il se dirigea vers le manoir seigneurial.

Le baron Siegfried prit le chapeau de sa sœur adoptive, mit sa main sur son bras, et regardant avec tendresse son visage devenu sérieux, il lui dit : « Viens, Hilda, rentrons avec mon père à la maison, la rosée du soir perle déjà sur l'herbe. » Elle le suivit en s'appuyant familièrement sur son bras. Le jeune couple eut bientôt rejoint le vieux seigneur, et tous trois gravirent en silence la rampe de la grande porte.

Arrivés à l'étage, ils s'arrêtèrent, et contemplèrent les couleurs si fraîches et si variées des fleurs et des feuilles du jardin, sur lequel s'élevait en ce moment une brume bleuâtre et transparente, qui donnait à l'ensemble du tableau quelque chose à la fois de vaporeux et de féerique. Après quelques moments de contemplation muette, Hilda dégagea sa main du bras de Siegfried; elle détacha les rubans de son chapeau, puis sortit précipitamment du salon, dont la porte était restée ouverte. Bientôt sa taille svelte et drapée de blanc se dessina derrière les noires arabesques de la balustrade sculptée de l'escalier tournant, puis disparut dans une chambre, pour reparaître sur le balcon, d'où elle ne tarda pas à disparaître encore. Mais l'œil de Siegfried resta fixé sur le balcon longtemps après que Hilda n'y était plus. Il crut sentir le regard acéré que son vieux père fixait sur lui.

— Mon père, dit Siegfried d'un ton sérieux et décidé, je désirerais avoir un entretien avec vous. Voyez ! l'orage qui nous menaçait s'est retiré derrière la colline, et le léger brouillard de la surface de la terre rafraîchit à la fois les hommes et les plantes. Faisons une excursion autour du lac.

Le vieillard fit un signe d'assentiment. Ils retournèrent dans le sentier de gravier qui serpente au travers du gazon, s'engagèrent dans une allée de jeunes sapins au feuillage vert tendre, et gravirent la colline. Ils marchaient d'un pas lent mais ferme, et chacun gardant silence, comme si l'un

eut redouté ce qu'il s'attendait à entendre, tandis que l'autre hésitait à parler. Ce fut ainsi qu'ils atteignirent le haut de la colline qui borde le lac. Là, trois vigoureux chênes étalaient leur vaste couronne au feuillage évasé et d'un beau vert. Au pied de ces arbres se trouvait le lac agreste, légèrement ridé par la brise du soir. Le baron Siegfried s'arrêta en ce lieu, s'appuya contre le tronc d'un de ces arbres dont il admira la fraîche verdure. « Voilà, se dit-il, les chênes dont elle m'a parlé. » Ceci le ramena à l'objet de la conversation qu'il désirait avoir avec son père. Ce dernier, qui l'avait précédé, descendait déjà le sentier qui serpente en descendant vers le lac. En deux bonds, Siegfried se trouva à ses côtés.

— Pourquoi, père, exclus-tu Hilda du salon chaque fois que nous recevons des visites? Voilà le second cas de ce genre depuis le peu de jours que je suis revenu.

Le père ne détourna point les yeux du sol qu'il fixait en marchant lentement, quoique d'un pas ferme. — C'est encore une enfant! répondit-il brèvement et avec quelque brusquerie.

— Non, elle n'est plus une enfant! reprit Siegfried avec feu. Du moins, ajouta-t-il, dans notre pays, quand une jeune fille a seize ans et qu'elle a fait sa première communion, il n'est pas d'usage de la considérer encore comme une enfant.

Pendant ce dialogue, nos deux interlocuteurs étaient arrivés au bord de l'eau. Le vieux baron poussa avec humeur du bout du pied une pierre dans le lac, puis, d'une voix si basse que son fils dut y mettre toute son attention pour l'entendre, il ajouta : « Eh bien, sache-le, elle est la fille d'une femme du peuple, c'est-à-dire de basse, d'ignoble origine, et qui, de plus, n'était point l'épouse du père de l'enfant! »

Le jeune baron garda un moment le silence, en regardant avec surprise le visage de son père; mais celui-ci ne sourcilla point, quoique un certain attendrissement parut poindre dans ses traits, et qu'il pâlit légèrement.

— Tu ne saurais, en conscience, en faire un reproche à cette pauvre enfant, poursuivit Siegfried d'une voix attendrie, elle n'en est pas moins la fille de ton frère, élevée chez nous en cette qualité; c'est notre sang qui coule dans ses veines, elle est, en conséquence, parfaitement notre égale. Puis, parmi les habitués de notre maison, en est-il un seul qui sache autre chose, sinon qu'elle est ta propre nièce? Sa basse origine, du côté de sa mère, est d'autant moins connue, que son père n'a jamais habité notre contrée.

Tandis que le jeune homme s'exprimait de la sorte, la pâleur envahissait de plus en plus le visage du vieillard dont les lèvres tremblaient. — Mais, ici, on connaît sa mère, et elle lui ressemble de jour en jour davantage. Ce fait suffit, à lui seul, pour trahir la bassesse de son extraction.

— Et alors, la pauvre enfant doit vivre désormais enfermée comme un oiseau, et doit sentir à chaque instant que ses alentours ont honte d'elle, rougissent de sa présence, elle si pure, si innocente, fraîche comme la fleur qui vient d'éclore, elle sortie, comme nous, des mains du Créateur! On lui fera expier durement, injustement, inexorablement, la faute commise par ses parents? Mais, mon père, est-ce juste? est-ce noble? Est-ce que nous, qui par notre naissance et notre fortune, nous trouvons au haut de l'échelle sociale dans ce pays, nous ne pouvons pas jeter de côté, avec horreur et dégoût, la lourde chaîne des préjugés, pour agir, le cœur pur et le front haut, selon que notre conscience, le sentiment d'humanité et la religion que nous professons nous l'ordonnent? Elle n'a que nous sur la terre, nous seuls pour la protéger contre les injustices du monde, et ce serait précisément nous qui lui porterions le premier coup au cœur, et autoriserions, par notre exemple, tous et un chacun à lui jeter la pierre? Cette enfant dont le babil innocent te faisait sourire, tandis que tu la tenais sur tes genoux; cette enfant qui passait avec amour son bras autour de ton cou, lorsque tu la promenais dans le parc, cette enfant qui te prodiguait les noms les plus affectueux, tu veux, en face de tes amis, la repousser de ta table et la bannir de ta présence!...

A mesure que le jeune homme parlait, le vieillard semblait céder à une émotion invincible, il passait lentement la main sur son front; ses traits si raides et si durs s'attendrissaient et prenaient une expression de mélancolie, sa stature altière se courba comme sous le poids d'un sentiment enseveli depuis longtemps. Cependant il refoula promptement ses émotions au plus profond de son cœur. Il releva la tête avec plus de hauteur encore, son visage reprit toute sa fierté. Il prit le jeune homme par le bras, pour continuer sa promenade sur le rivage, et lui dit avec froideur :

— Je vois, Siegfried, que tu as rapporté d'Italie les manières de voir empestées du libéralisme. Je veux bien encore espérer que, durant les quatre années que tu as passées dans ce pays, comme artiste, tu n'as développé en toi que le sentiment et le goût des beaux-arts, et que les choses que tu viens de me dire émanent d'une imagination d'artiste. Mais, maintenant que tu rentres dans le cercle de ta famille et de tes amis, comme héritier de mon fief et de mon nom, j'attends de toi que tu reviendras aux idées et aux manières de juger de la vieille noblesse, en te pénétrant bien que nos opinions ont pour elles la sanction des siècles. Il ne te faudra que peu de temps pour reprendre l'habitude de nos mœurs traditionnelles, en revenir à ne plus penser autrement que moi.

A l'ouïe de ces paroles, Siegfried dégagea vivement son bras de celui de son père.

— Jamais! non jamais! s'écria-t-il d'une voix vibrante, jamais je ne partagerai ta manière de voir, et, si tu veux persister à mortifier cette innocente enfant, comme je te l'ai vu faire ces jours derniers, eh bien! je partagerai son exil. Tu connais maintenant ma manière de voir. Adieu, père! adieu pour ce soir, je vais faire une course à cheval, j'en ai grand besoin.

(A suivre.)

Une très jolie femme, qui avait peu d'esprit, se plaignait à l'une de ses bonnes amies d'être sans cesse tourmentée par la foule de ses adorateurs :

— Ah! madame, lui répliqua celle-ci en souriant, il vous est bien facile de les éloigner: vous n'avez qu'à parler.

Age de quelques généraux et hommes d'état français et prussiens.

Napoléon III, né en	1808
Louis, prince impérial	1856
Palikao	1796
Thiers	1797
Uhrich	1802
Mac-Mahon	1808
Lebœuf	1809
Canrobert	1809
Jules Favre	1809
Bazaine	1811
Trochu	1815
Félix Douay	1816
Emile Ollivier	1825
Guillaume I	1797
Frédéric-Guillaume, prince royal	1831 *
Frédéric-Charles, prince de Prusse	1828
Hartmann	1795
Steinmetz	1796
Herwarth de Bissenfeld	1796
Vogel de Falkenstein	1797
Moltke	1800
Roon, ministre de la guerre	1803
Bismark	1813

* Le 18 octobre, anniversaire de la bataille de Leipsik, 1813.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.